Études océan Indien

40-41 | 2008

De l'éclosion à l'épanouissement de la littérature malgache

Dox, poète et traducteur ?

Le Cid, tragi-comédie de Corneille

Nirina Razaimiandrisoa

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/oceanindien/1401>

DOI : 10.4000/oceanindien.1401

ISSN : 2260-7730

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 187-212

ISBN : 978-2-85831-167-5

ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Nirina Razaimiandrisoa, « Dox, poète et traducteur ? », *Études océan Indien* [En ligne], 40-41 | 2008, mis en ligne le 20 mars 2013, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/1401> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/oceanindien.1401>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juin 2021.

Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Dox, poète et traducteur ?

Le Cid, tragi-comédie de Corneille

Nirina Razaimiandrisoa

- 1 Aborder les oeuvres littéraires de Dox n'est pas explorer un terrain vierge, car la popularité de Dox en tant que poète d'inspiration romantique et dramatique malgache n'est plus à prouver. Ses oeuvres sont prisées par le public. En effet, à Madagascar, dès leur jeune âge, à l'école primaire, les élèves malgaches apprennent à réciter ses poèmes. Par ailleurs, le poète semble être aussi sollicité pour écrire ou traduire des pièces de théâtre pour des associations. Par exemple, dans les années 60, nous avons pu assister aux représentations artistiques de certaines de ses pièces, notamment *Estera* (Esther) et *Rainandriamampandry*. Elles ont été jouées par les Associations des jeunes chrétiens d'Ambohitrimanjaka et d'Anosimanjaka (*Fikambanan'ny kristiana tanora Ambohitrimanjaka sy Anosimanjaka*).
- 2 Dox, de son vrai nom Jean Verdi Salomon Razakandrany (1913-1978), fut un poète populaire d'inspiration romantique (sensibilité, rêverie, exaltation...) et dramaturge. Il appartenait à une famille aisée chrétienne et de souche aristocratique. Son père était médecin, donc toujours en déplacement à cause des différentes mutations. C'était pourquoi, de santé fragile, il restait à Antsirabe avec sa mère. Son grand-père maternel, à la fois instituteur et agriculteur lui inculqua dès son jeune âge, par les contes relatant l'origine de leur clan princier dans la vallée d'Anjanapara, dans la région du Vakinankaratra (Imerina du Sud), l'amour de la terre et des coutumes ancestrales ainsi que la beauté du paysage. On retrouvera ces thèmes dans ses poèmes.
- 3 Il fit ses études secondaires aux collèges protestants d'Ambohitratovo Nord et de Paul Minault. Son père le destinait pour être médecin. Mais l'influence de son grand-père et la formation qu'il a eue au collège Paul Minault l'avaient prédisposé à se tourner vers la littérature¹.
- 4 Il avait publié des recueils de poèmes. Il excella dans les pièces théâtrales dramatiques inspirées de l'histoire nationale ou de la Bible : *Amina Batsola*, *I Mavo handray fanjakana* (Mavo se saisira du pouvoir, 1958). Il a traduit des tragédies du XVII^e siècle en alexandrins malgaches (*Le Cid* 1961, *Horace* 1962, *Andromaque* 1964) qui furent jouées avec succès au Centre culturel Albert Camus, à Tananarive.

- 5 Bon nombre de chercheurs et d'universitaires se penchent également sur ses créations littéraires. Un passage de l'article de Vérin et Rajaonarimanana le confirme (*Dictionnaire universel des littératures* 1994) :

On l'a appelé le « Verlaine » ou « le Baudelaire » de Madagascar... ... Dox se complaît dans les thèmes romantiques du Embona sy Hanina (Nostalgie) de la mort et de la nature, en accord avec les états d'âme du poète. La maîtrise de la langue, sa simplicité d'expression en même temps que ses trouvailles lexicales où n'intervient jamais le pathos font de Dox un poète assez aisé. Son goût pour la versification française lui a fait adopter fréquemment le sonnet.

- 6 Pour notre part, nous voulons surtout attirer l'attention sur Dox poète et traducteur. Il a traduit en vers alexandrins malgaches la tragi-comédie de Corneille, *Le Cid*.
- 7 Cette tragi-comédie², écrite en 1637, connut un succès mondial et fut traduite dans beaucoup de langues, même du vivant de Corneille, comme le montre ce passage de Fontenelle, neveu de Corneille (Stegmann 1963) :

Jamais pièce de théâtre n'eut un si grand succès. Je me souviens d'avoir vu en ma vie un homme de guerre et un mathématicien qui, de toutes les comédies du monde, ne connaissaient que *Le Cid*... ... Corneille avait dans son cabinet cette pièce traduite en toutes les langues de l'Europe, hors l'esclavone³ et la turque : elle était en allemand, en anglais, en flamand ; et, par une exactitude flamande, on l'avait rendue vers pour vers. Elle était en italien, et ce qui est plus étonnant, en espagnol : les Espagnols avaient bien voulu copier eux-mêmes une pièce dont l'original leur appartenait... ... M. Pellison, dans son Histoire de l'Académie dit qu'en plusieurs provinces de France, il était passé en proverbe de dire : « Cela est beau comme *Le Cid* ».

- 8 Le genre auquel appartient la pièce de Corneille est nouveau pour les auteurs malgaches, qui, en général, se livrent à la peinture du quotidien : l'amour, la haine, le désespoir... des thèmes qui ne sont pas toujours traités ensemble. En outre, le genre tragi-comédie s'avère même inconnu de l'écrivain malgache. *Le Cid* foisonne, par contre, d'événements « complexes et spectaculaires » (Couprie 1989) :

« Complexe » et « spectaculaire », l'action du *Cid* l'est à souhait. Le ressort des amours contrariées, la querelle des pères, le défi, la bataille contre les Maures, le duel judiciaire entre Rodrigue et don Sanche, la fausse mort du héros et les malentendus qu'elle suscite appartenaient aux procédés les plus éprouvés de la tragi-comédie et relevaient de la même volonté baroque... ... de frapper l'imagination de spectateurs avides de péripéties multiples et d'émotions fortes.

- 9 Ces genres d'intrigues étaient tout à fait nouveaux pour le public de la Grande Île, à l'époque où *Le Cid* fut traduit en malgache.

La traduction du *Cid*

- 10 Nous avons pu découvrir la première édition de la traduction du *Cid* à la bibliothèque du Service protestant de mission (Defap, bd Arago, Paris), un exemplaire, don du professeur J. Dez. Elle constitue la première partie d'une anthologie intitulée *Telomiova*.
- 11 Le mot *Telomiova*, titre de l'ouvrage désigne un arbuste (*brunfelsia*, *four o'clock plant*) dont les fleurs ont trois couleurs différentes, dans un même temps, blanche, rose et violette. Et précisément, l'ouvrage que Dox présente comporte trois genres poétiques différents.
- 12 Sur la page de couverture, nous lisons cette épigraphe de l'auteur :

*Satriko aza fahendrena,
Hira latsaka ao anaty
Lova ho an'ny Firenena
No omeko, tsy ho faty...*

...

Nomeko, izay tratry ny aiko.

Na mpindrana aza aho,

Ao ny fo, fanahy sy saiko :

TELOMIOVA iray sampaho.

Je voudrais bien la sagesse

Des chants qui passionnent

Patrimoine pour la Nation

Que je donne, éternel...

...

J'ai donné tout ce que j'ai pu

Même si je n'ai fait qu'un emprunt

Mon coeur, mon âme, mon esprit s'y reflètent

TELOMIOVA (trois fleurs) en une grappe.

- 13 Ainsi, l'auteur souligne que pour les trois genres poétiques présentés, il n'était qu'un simple dépositaire et il avait tiré son inspiration soit de la littérature universelle, soit de la littérature orale de son pays. Il les a classés comme suit :

I. *Le Cid, vita tononkira malagasy* (*Le Cid* en vers en malgache)

II. *Hira Hainteny* (Chants Joutes poétiques)

III. *Tononkira voafantina* (Chants choisis)

- 14 Les termes *tononkira* et *tononkalo* sont chargés d'une signification spécifique dans la langue malgache. Nirhy-Lanto Ramamonjisoa (1996 : I, 33) précise que « *poésie et chant se confondent dans l'univers poétique malgache. Tononkalo et tononkira sont les mots malgaches pour désigner le poème. Ces paroles composées de tonony "paroles" et de kalo/hira "chants" reflètent la conception malgache de la poésie.* »
- 15 Le livre, 96 pages, a été imprimé par la Nouvelle Imprimerie des Arts Graphiques à Antananarivo, en 1960. Dox n'avait pas manqué d'indiquer dans sa note préliminaire que l'ouvrage a vu le jour grâce à la subvention de la commune d'Antananarivo. Après avoir présenté les personnages, il tenait à mentionner que la pièce avait été déjà jouée deux fois au théâtre de verdure de la ville d'Antananarivo, Antsahamanitra, en octobre 1958.
- 16 Plus tard, en 1965, *Ilay Andrianina* (L'Honorable), titre malgache donné par le traducteur, a été publié par la Librairie mixte, dans la collection *Rakitry ny ela* (Trésor de la nuit des temps) et réimprimé par l'imprimerie *Masoandro* (Soleil), à Antananarivo en 2 000 exemplaires.
- 17 En comparant la traduction de Dox et la version dans *Corneille, œuvres complètes* de Stegmann (1963), et celle dans le *Classique Larousse*⁴, l'on constate des divergences ou des omissions et bien d'autres particularités à relever, telles que réécritures, adaptations, modulations, condensations. Mais nous allons nous limiter aux apports personnels de Dox sur la rénovation et l'enrichissement de la langue malgache. À cet effet, sa contribution à l'élaboration des manuels pédagogiques, ainsi que la transmission d'un fonds culturel à travers ses techniques personnelles de traduction, seront mises en exergue.
- 18 Auparavant, un bref historique de la politique linguistique au temps de la colonisation et une succincte histoire de la littérature malgache s'imposent.

- 19 Dox n'était pas le seul à se soucier du développement de la langue malgache, au temps de la colonisation. Rappelons-nous que le gouverneur général Gallieni (1849-1915), pour diverses raisons, avait valorisé la langue malgache. L'enseignement du malgache était sanctionné par un brevet de troisième degré (Galdi & Rochefort 1960 : 498, 499, 505).
- 20 Pour que le malgache ne soit pas une langue morte, les programmes étaient conçus de façon à pousser l'enseignement de la langue malgache « *afin qu'elle ne s'abâtardisse pas, qu'elle ne devienne pas un jargon* » (*ibid.*, 496-497). Ainsi, Gallieni avait encouragé même les Européens à étudier le malgache pour avoir accès aux richesses de la culture malgache (*ibid.*) :
- La nation souveraine devrait encourager l'étude par les Européens de la langue malgache et en assurer la conservation dans toute sa pureté en raison tant de la richesse incontestable de cet idiome que de l'intérêt des investigations qui s'y rattachent, traditions, légendes, coutumes, organisations sociales.
- 21 À cette même époque, les élèves de l'école Le Myre de Villers, la seule à former des auxiliaires pour l'administration coloniale, avaient demandé (requête en malgache) la réalisation des cours en français (*ibid.*). Ne pourrait-on pas y voir déjà une façon de reconnaître que la maîtrise du français était la clé de la réussite ?
- 22 Rasoloniaina (1987) cite les réflexions de différents chercheurs sur le rôle du français et du malgache au sein de la société malgache. Rôle que résumant ces propos de Faranirina Esoavelomandroso (1985) : « *[Le français était] critère et facteur de promotion sociale dans la société coloniale* ». La langue française restera prééminente pendant longtemps à Madagascar (Rambelo cité par Rasoloniaina 1987) :
- Le malgache se trouve en position de faiblesse par rapport au français dont la maîtrise reste la clé de la promotion sociale dans la mesure où cette langue est encore profondément ancrée dans l'administration, dans le monde des affaires et dans l'enseignement.
- 23 Après l'accession de la Grande Île à l'indépendance (1960), cet état de fait perdurait. Les postes élevés et bien rémunérés paraissaient être réservés à ceux qui avaient une parfaite maîtrise de la langue française.
- 24 Dans son poème intitulé *Vahiny* (Étranger), Rado, en 1971, onze ans après l'indépendance, s'indignait contre ce qu'il estimait comme une injustice sociale : l'obligation de maîtriser la langue française pour trouver du travail dans son propre pays (1973 : 143) :
- Mahagaga
F'eto an-tanindrazako aho, nefa tenin'olon-kafa
No takina mba ho haiko vao mahazo anjara asa
Hamelomana ankohonana... ...
Étonnant,
Je suis dans mon pays, mais l'on exige de moi la maîtrise
De la langue de l'autre afin d'obtenir du travail
Pour nourrir ma famille... ...
- 25 Les écrivains malgaches ont de tout temps œuvré pour que la langue malgache garde une place prépondérante dans la vie sociale économique et politique du pays.
- 26 Pour parler brièvement de la littérature écrite malgache, elle a commencé à s'émanciper au lendemain de la colonisation de l'île par la France. La période 1906-1938 recouvre quatre étapes.
- 27 La première étape (1906-1914), celle du *miana-mamindra* (apprendre à marcher), vit les écrivains faire leurs premiers pas. Ils commencèrent à composer des poèmes, à créer

des romans et des nouvelles selon le modèle européen. Le contexte politique de l'époque, notamment la séparation de l'Église et de l'État qui s'amorçait bien en métropole, les divisait en deux groupes : d'un côté, ceux qui s'inspirèrent des thèmes chrétiens, les *mpino*, « croyants », et de l'autre, les *tsy mpino*, « non-croyants », dont les créations littéraires ne furent pas engagées idéologiquement, mais relevèrent de la littérature d'imagination. Entre 1915 et 1922, un vide littéraire s'installa suite à la découverte par l'administration coloniale de la VVS (*Vy, Vato, Sakelika*, « Fer, Pierre, Ramification »), une société secrète à but patriotique.

- 28 La seconde étape (1922-1929) se vit imbue de *embona sy hanina* (nostalgie). La troisième fut dominée par le thème de *ny lasa* (le retour aux sources). Puis, la quatrième (1932) lança un appel significatif à tous les écrivains de l'époque : *mitady ny very* (à la recherche de ce qui est perdu). Il est clair, de par ces étapes vécues par la littérature malgache, que les auteurs voulaient retourner aux sources ; ils avaient conscience d'avoir perdu leur identité nationale et ils essayaient de retrouver le passé perdu. Ils concluaient en 1934 : *hita ny very* (ce qui a été perdu est retrouvé).
- 29 Le professeur Charles Ravoajanahary distinguait deux groupes d'écrivains pour cette période 1906-1938 : d'une part, les *mpanoratra zokiny* (écrivains aînés), nés au temps de la monarchie et, d'autre part, les *mpanoratra zandriny* (écrivains cadets), nés à l'aube de la colonisation. Dox se situe dans la lignée de ces derniers, les « cadets », qui s'étaient donnés pour vocation de retrouver le passé d'avant l'époque coloniale. Son anthologie, un livre assez fourni, procurait des matériaux scolaires à un moment où l'étude du malgache était programmée dans les écoles secondaires publiques et sanctionnée par un examen final.
- 30 La traduction du *Cid* fut achevée en 1958, à la veille de l'indépendance. Le français était encore la langue d'enseignement et de culture dans les écoles secondaires, mais les élèves pouvaient opter pour le malgache comme langue vivante 2, à la place de l'allemand ou de l'espagnol. La matière n'était pas obligatoire dans les lycées publics. La plupart des élèves ne choisissaient le malgache qu'en dernier recours ; les nouveaux élèves venant d'autres établissements étaient obligés de prendre le malgache. Tout le monde voulait saisir la chance de parler d'autres langues pour sa promotion sociale. Seules les écoles confessionnelles protestantes, comme les collèges Ambohitovo Nord et Paul Minault, privilégiaient l'enseignement du malgache (Ratrema 1987 : 9). Le *Cid* était au programme de français en classe de quatrième et était tout simplement transposé en malgache. Un nombre important de lycéens de l'époque déclaraient ignorer la version malgache du *Cid*, puisqu'ils avaient déjà eu, pour leur part, l'occasion de travailler sur l'original.
- 31 Dox a effectué de nombreuses traductions littéraires, étant convaincu qu'elles présentent un réel intérêt pour la littérature malgache. Comme il l'a lui-même avoué, elles font partie du patrimoine littéraire national. Le professeur Siméon Rajaona (1972 : 7-9) partage clairement cette conviction quand il dit que traduire est un moyen d'approfondir la langue malgache, de forger la langue cible pour exprimer les idées et les sentiments universels. Certes, Dox n'était que le traducteur, l'ouvrage original ne lui appartenant pas, mais il avait donné le meilleur de lui-même pour ce travail. Son être entier s'y reflétait. Dans *Ilay Andrianina*, il y a des passages assez proches de l'original, mais de temps en temps, on retrouvera des indices de Dox poète créateur. C'est ce qui explique la présence des divergences mentionnées plus haut.

Dox et le travail de la langue

- 32 La transmission d'un fonds culturel à travers ses techniques personnelles de traduction ne laisse aucun doute.
- 33 *Le Cid* mit en scène une légende espagnole, mais il n'en était pas moins l'écho des préoccupations françaises contemporaines de sa création d'après les nombreux critiques du *Cid* (Couprie 1989, Stegmann 1963...). En effet, le climat militaire du *Cid* n'était pas sans rappeler celui de la France du XVII^e siècle, car elle était en lutte depuis 1635 contre l'Espagne, l'Autriche. *Le Cid* reflétait également les luttes nationales. Les nobles, à l'époque, réglaient leurs différends par les duels sans passer par la justice royale. Cela entraîna de fâcheuses conséquences démographiques, car « rien qu'à Paris quatre mille gentilshommes trouvèrent ainsi la mort dans les dix dernières années du règne d'Henri IV » (Couprie 1989 : 15), et le pays était en guerre.

La page de présentation des personnages

- 34 Pour garder la couleur locale, espagnole, Dox avait retenu les noms propres de personnes tels qu'ils étaient en français. Ainsi, les noms de Don Fernand, le roi de Castille et Doña Urrique, restaient intacts. Il en va de même pour Don Diègue, père de Don Rodrigue, Don Gomès, Comte de Gormas, père de Chimène, Don Rodrigue, amant de Chimène, Don Sanche, amoureux de Chimène, Don Arias et Don Alonse, gentilshommes castillans, Chimène, fille de Don Gomès, Léonor, gouvernante de l'Infante, Elvire, gouvernante de Chimène. Seule L'Infante subissait une légère modification pour devenir Ny Infante (traduction de *L'* par l'article malgache *Ny*).
- 35 Pour présenter les personnages, Dox a traduit le mot « page » par *deka* [dék]. C'est un mot d'emprunt dérivé du français « aide de camp », amputé de son initiale *ai-* et de sa terminaison *-mp*, puis accentué selon la règle d'accentuation malgache, c'est-à-dire à l'avant-dernière syllabe. Selon le dictionnaire Robert, « page » désigne « un jeune garçon noble, placé auprès d'un grand seigneur, ou d'une grande dame, pour apprendre le métier des armes, faire le service d'honneur ». Ainsi, le sens de *deka* s'éloigne relativement de celui de « page ». Dox a eu raison dans sa traduction puisqu'il s'agit d'un soldat pour aider généralement un officier, mais jamais une dame. Du reste, qui dit « aide de camp » dit, en principe, officier attaché à la personne d'un général ou d'autres personnalités militaires ou civiles. *Deka* appartenait au répertoire lexical du passé, sous la monarchie merina, comme le prouve l'expression *dekan'ny Praiminisitra* (aide de camp du Premier ministre).
- 36 Pour ce qui est de la traduction du mot « gentilshommes », *tandapa* a été choisi. Composé du préfixe *tan-* et du radical *lapa*, il signifie « ceux qui viennent du palais ». Il désignait, dans le contexte d'alors, les gens qui côtoyaient quotidiennement le roi ou bien ceux qui travaillaient à la cour du roi ou ceux qui y habitaient. Ils n'appartenaient pas obligatoirement à la « noblesse », tout homme libre pouvait y accéder. Or, par définition, les gentilshommes sont des « nobles » (selon Larousse, autrefois, homme noble de naissance). La traduction adoptée par Dox semble ainsi être inadéquate. Mais une traduction ne pouvait s'opérer sans perte ; le facteur commun entre *tandapa* et *gentilshommes*, c'est qu'ils étaient tous les deux des courtisans.

- 37 À l'instar de la traduction de « page » par *deka*, Dox a ressuscité ici un vocabulaire qu'on peut qualifier d'archaïque. Ceci relève du souci du traducteur de trouver les mots et les expressions justes tout en voulant préserver l'atmosphère espagnole de l'œuvre. Les titres de courtoisie, Don et Doña, en usage devant le prénom espagnol, retenus par Dox, l'attestent.
- 38 Pour les noms de villes, dans la page de présentation, deux attitudes furent adoptées. D'une part, « Castille » phonétiquement malgachisée devint *Kastily* dans « *mpanjakan'i Kastily voalohany* » (le premier roi de Castille), et, d'autre part, « Séville » connut une légère modification par l'absence de l'accent sur le « é » dans : « *Ny sehatra dia ao Seville* » (la scène se déroule à Séville). Ces deux noms de villes se terminent tous les deux par « -ille » en français et la forme attendue pour le second serait également « *Sevily* », selon la règle de malgachisation du français. Et pourtant, quelques lignes seulement séparent ces noms de villes. En fait, nous nous trouvons ici en face d'une contradiction : l'effort pour malgachiser et le quotidien qui apparaît. Dox fut l'homme de son époque. En effet, dans les conversations ordinaires, des mots français sont souvent insérés instinctivement dans les phrases malgaches. C'est comme un fait relevant de l'automatisme pur, mais qui, finalement, est né d'un comportement linguistique délibérément adopté à l'époque coloniale. L'habitude est une seconde nature ! Cependant, ailleurs, comme dans l'acte II, scène VI, les noms de villes furent tous malgachisés phonétiquement : Andalousie en *Andalozia* (v. 614), Séville en *Sevily* (v. 617) et Castille en *Kastily* (v. 618).

À propos du titre

- 39 Le Cid fut un personnage historique qui avait vécu au XI^e siècle. L'histoire rapporte que Rodrigo Diaz fut né vers 1043 dans le village de Bivar, à deux lieues (huit kilomètres) environ au nord de Burgos, en vieille Castille. Il fit une carrière brillante à la cour de Don Sanche II, roi de Castille, puis d'Alphonse VI, qui le maria à Chimène, en récompense de services rendus (Couprie 1989 : 13). Il fut surnommé Le Cid en 1082, après avoir mis en déroute les troupes chrétiennes de Barcelone, qui l'assiégeaient dans le château d'Almenar. Mais, auparavant, victime d'intrigue, il avait été exilé en 1081 ; il était passé dans le camp adverse et avait combattu pour les Maures.
- 40 L'histoire fut reprise par les écrivains espagnols qui en firent une légende. Parmi eux figurait Guillén de Castro (1569-1631), l'auteur de *Las mocedades del Cid* (Les enfances du Cid). Corneille ne niait pas que l'œuvre espagnole fut la source de sa pièce. Dans l'avertissement de l'édition de 1648, il avait écrit : « Voilà ce qu'a prêté l'histoire à D. Guillén de Castro, qui a mis ce fameux événement sur le théâtre avant moi » (Stegmann 1963 : 216).
- 41 Pour le titre de son oeuvre, Corneille a gardé le mot *Cid*, qui vient de l'arabe *Sidi* (Seigneur). À la première ligne de la page 5 du *Telomiova*, Dox a gardé le titre français *Le Cid*, mais à la ligne suivante, il l'a traduit par *Ilay Andrianina*. Donc, à la différence de Corneille, il n'a pas juste précédé le mot espagnol *Cid* du démonstratif *ilay*, mais a tenu à rendre en malgache le titre original. Le mot *Andrianina* est composé du nom *andriana* et du suffixe *-ina* ; il pourrait vouloir dire « Celui que l'on considère comme seigneur », ou « Celui qui a été anobli » (litt. « Celui-qui-a-été-rendu-seigneur »). À la place du mot *Cid*, Dox a employé un verbe qui est devenu un substantif par la présence du démonstratif *ilay*.

- 42 Le radical *sidi* n'est pas inconnu du répertoire des noms propres malgaches : Rasidy, ministre de l'Information de la Première République (1960-1972), Berthin Sidy, directeur général de la Direction générale de l'information et de la documentation (DGID) sous la Troisième République, Rasidimanana... Reste à savoir s'il détient le sens de « seigneur » : c'est une autre question.
- 43 Quoi qu'il en soit, le fait de ne pas avoir gardé une trace du son *Cid* dans le titre malgache *Ilay Andrianina* ne traduirait-il pas chez Dox une certaine volonté de procéder à des réécritures, pour passer du contexte original au contexte culturel malgache ? Il avait déjà montré qu'il maniait bien la langue malgache en exhumant de l'oubli les mots comme *deka* ou *tandapa*. Selon son gré, il avait opéré une traduction, une réécriture, une malgachisation, ou laissé un mot tel qu'il avait été dans l'œuvre originale. Inciter le lecteur à rechercher les informations contenues dans chaque choix de mots, à essayer de déceler les motivations du traducteur pour chaque opération choisie, constitue déjà une action pédagogique de sa part.

Répertoire lexical

- 44 Le répertoire lexical de Dox reflète sa personnalité et donne en même temps un aperçu de son état d'esprit au cours de son travail de traducteur. De ce fait, chaque traduction retenue est significative, mais il faut se rendre à l'évidence et accepter les difficultés qu'implique l'étude en totalité du répertoire lexical de l'auteur. Seuls les termes typiques seront relevés et annotés.
- 45 À l'époque du *Cid*, aucun affront n'est laissé impuni, car cela ne concerne pas uniquement l'individu, mais la lignée entière. C'est la raison pour laquelle le châtiment en est souvent mortel. Selon le cas, Dox utilise des termes différents pour traduire le concept contenu autour du mot mort :
- V. 227-228 :
 Achève et prends ma vie, après un tel affront,
 Le premier dont ma race ait vu rougir son front.
Tapero ka alao ny aiko fa nalan'ialahy vintana,
Vao izay tamin'ny razako nisy izay baraka ahintsana.
- 46 Le choix de *tapero* pour rendre « achève », suivi de *alao* pour « prends » est d'usage courant. Devant les parents qui frappent leurs enfants sans merci, on entend souvent ces remontrances : « *Tapero eo ny ainy e !* » (Achève donc sa vie !). L'alliance *tapero/alao* exprime parfaitement bien l'idée contenue dans la phrase française. Dox a su rendre le vocabulaire précieux de Corneille avec des mots de tous les jours. L'emploi de la conjonction de coordination à valeur conclusive *ka*, en outre, donne une allure bien malgache à la proposition. D'autres termes comme *mandatsaka aina* ou *nalatsaka aina* seront utilisés pour la notion de tuer, d'être tué ou encore de rechercher la mort de quelqu'un :
- V. 932 :
 Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi
Mandatsaka aina anao koa no hahamendrehako aminao !
- 47 Les sons /ts/ et /k/ rendent le bruit d'un couteau qui tranche. Tandis que, pour traduire « ta mort », une expression verbale avec le verbe actif *mandatsaka* et deux expansions *aina anao* est choisie par Dox. La traduction courante attendue serait *ny fahafatesanao* (ta mort), mais il a préféré apparemment donner plus de renseignements

en précisant la façon de le faire mourir : *mandatsaka aina anao* (faire tomber ta vie). Dox ne serait-il pas tombé dans le piège des Belles Infidèles ?

- 48 Siméon Rajaona a précisé que le traducteur ne doit pas embellir, mais il se doit d'être fidèle au texte. Cependant, l'idée de devoir contenue dans « je me dois » est modulée dans *mandatsaka aina anao*. La longueur de la proposition en français est à peu près équivalente en malgache. Dans l'hémistiche « montrer digne de toi », l'infinitif « montrer » et son expansion « digne » sont regroupés dans le circonstanciel *hahamendrehako*. La conjonction de coordination *koa* coordonne la phrase, et en retraduisant la phrase malgache, on obtient : « Achever ta vie, c'est aussi la façon par laquelle je me rends digne de toi ».

• V. 1387 :

On a tué ton père, il était l'agresseur
Maty rainao ka izy no nandatsaka ny ainy

- 49 « Il était l'agresseur »/ *nandatsaka ny ainy* : la mort de Don Gomès fut la conséquence même de ses actes. Mais l'expression malgache prête à confusion, puisqu'on pourrait penser que le Comte s'est suicidé. En effet, l'expression chrétienne *nandatsaka ny rany* (il a versé son sang) signifie que le Christ a accepté librement de mourir. Dans les cantiques protestants, nous rencontrons aussi l'expression *nalatsaka aina* pour désigner la mise à mort des martyrs ou *mandatsaka aina* (mettre à mort). La mort qui y est annoncée n'est pas souvent naturelle. Elle peut survenir à la suite d'un acte malveillant ou d'une exécution après condamnation :

• cantique n° 645 du FFPM⁵ :

Indreo, ny maritiora soa (Voici les bons martyrs)
Nalatsaka aina avokoa (Qu'on a tous mis à mort)

• cantique n° 640 du FFPM :

Ka mikendry hanangoly (Qui cherche à séduire)
Sy handatsaka aina koa (Et aussi à mettre à mort)

- 50 Il s'agit ici du diable qui voulait attenter à la vie des chrétiens.
- 51 Le choix de *mandatsaka aina anao* est pertinent, car Chimène désirait la mort de Rodrigue par condamnation. Dox, qui avait connu le milieu rural malgache, friand d'histoires de sorcières fut sûrement au courant que ce mot *mandatsaka aina* est utilisé par la population paysanne pour indiquer les agissements des sorcières. Vouloir la mort de quelqu'un, c'est se comporter comme ces dernières et avoir leur mentalité. En utilisant cette expression, le traducteur rejoint le monde où il avait été élevé et, pour ce milieu, le prix à payer pour un meurtre n'est pas nécessairement la condamnation à mort, tandis qu'au temps du *Cid*, même un soufflet pouvait entraîner la mort.
- 52 Toutefois, l'expression *mandatsaka aina* est un terme actuel, mais presque inconnu de la population urbaine lorsqu'il désigne les manœuvres des sorcières. D'après la croyance malgache, celles-ci entreprennent de mettre fin au jour d'une personne gravement malade. Andrianjafy (1977 : 55-56) nous rapporte un extrait de ses récits de sorcières :

— *Mino izahay fa tena zanakao marina ity ! hoy ireto mpiambina... Tena reniny marina ianao. Tsy hihazona azy tsy akory izahay. Kanefa lazao izay marina, eto anatrehan'ireto tapim-pokonolona ireto : nahoana izy ity no nariana tetsy anaty posiposy tetsy ? Taiza ianao ? Ary avy aiza ? Lazao izay marina ? Aza mandainga.*

— *Zavatra efa natao ve, tompoko, hahamenatra ? Hatao ahoana moa fa nentin'izay vintan-dratsy !*

Araka ny fahafantaranay dia tsy isam-bahoaka ety amin'ity faritany ity ianao. Ka olona avy aiza moa ianao ?...

— Avy any An... aho, tompoko (114 km) ary vao afak'omaly aho no tonga teto. Etsy amin-dR...
etsy no famantanako isaky ny mankaty fa rafozan'ilay zokiko izy.

— Ary inona no tena anton-dia niakaranao aty ?

— Araka ny fandaharanany mantsy dia anjarako ny mandatsaka aina tetsy F... androany.

— Ka avy any A... ianao no niezaka nankaty ? Iza no miantoka ny dianao amin'izany ?

— Izaho ihany ... Fanendrena tsy azo lavina koah...

Ry mpamaky malala, tantara marina anie no tsahiviko aminao ê ! Ireto no mahagaga :
Marary ety F... ka dia fantatr'izy any An..., nefa elanelan-tany mihoatra ny zato
kilometatra ! Tsy mahalavi-tany hay ny mandatsaka aina. Ary "fanendrena tsy azo lavina",
hono.

— Nous sommes certains que ce bébé est vraiment votre fille ! disent les veilleurs de
nuit... Vous êtes effectivement sa mère. Nous n'allons pas la garder. Cependant,
dites la vérité devant ces quelques membres du *fokonolon*⁶. Pourquoi l'avez-vous
abandonnée là-bas, dans ce pousse-pousse ? Où étiez-vous ? Et d'où venez-vous.
Dites la vérité. Ne mentez pas.

— Pourquoi avoir honte des faits accomplis, Messieurs ? Que faire ? Je suis victime
de ma destinée.

— À notre connaissance, vous ne faites pas partie de la population de cette localité.
De quelle région êtes-vous ?

...

— Je viens d'An..., Messieurs (114 km) et je suis arrivée ici seulement avant-hier. Je
loge chez Ra... chaque fois que je viens, car il est le beau-père de mon frère (?) aîné.

— Et quelle est la véritable raison de votre venue ici ?

— Suivant notre organisation interne, il m'incombe d'achever une vie par
sorcellerie aujourd'hui à F...

— Et c'est de A... que vous vous êtes empressée de venir ici ? Qui a payé votre
voyage ?

— Moi-même!... Vous savez, c'est une charge qu'on ne peut pas refuser.

Chers lecteurs, c'est une histoire vraie que je vous rapporte là ! Voici ce qui est
étonnant : une personne est malade à F... et les sorcières d'An... sont au courant..., à
une distance de plus de 100 km. Eh bien, l'éloignement ne compte pas quand il s'agit
d'achever une vie ! Et c'est une charge qu'on ne peut pas refuser, semble-t-il.

- 53 Dans cet ouvrage d'Andrianjafy, l'expression *mandatsaka aina* est mentionnée à
plusieurs reprises. À la page 63, une sorcière plus âgée conseille à la plus jeune de
renoncer à la tâche qui lui est assignée, car, pour achever une vie, *mandatsaka aina*, on
doit s'aventurer dans la cour même des personnes concernées. Mais, vu qu'elle est
novice, elle ne saura pas s'esquiver, en cas de poursuite.

• V. 893-894 :

Je te le dis encore, et quoique j'en soupire

Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire

Koa averiko aminao, na dia hisentoako aza,

Ary mandra-pahatapitro, tsy hitsahatra aho hilaza

- 54 L'on est en présence d'une traduction calque. *Koa et na dia* (v. 893), offrent une tournure
malgache au vers, mais *mandra-pahatapitro* (litt. « jusqu'à ce que je sois fini ») du vers
suivant rend le lecteur un peu perplexe. L'expression paraît inachevée sinon incorrecte
en malgache. Habituellement, il faut une expansion comme dans ces phrases
couramment rencontrées : *mandra-pahatapitry ny resaka* (jusqu'à la fin de la
conversation) ou bien *mandra-pahatapitry ny androko* (jusqu'à la fin de mes jours). Les
expressions telles que *tapitra aho* ou *tapitra izy* pour dire « mon dernier soupir » ou « son
dernier soupir » n'existent pas. En vérité, le mot *tapitra* (fini, achevé) nécessite une
expansion qui ajoute un peu plus de clarté au sens de la phrase : *tapitra ny aiko* (ma vie
est achevée), *tapitra ny ainy* (sa vie est achevée). Pour fournir la traduction calque, Dox
s'est permis de réaliser un écart par rapport à la langue cible, ce qui a rendu la phrase

malgache maladroite et presque incompréhensible. Ainsi, la traduction classique attendue serait : *hatramin'ny fara fofonaiko* (jusqu'à mon dernier souffle, jusqu'à mon dernier soupir) ou sa variante *mandra-pialampofonaiko* (litt. « jusqu'à ce que mon dernier souffle s'en aille »).

- 55 Par ailleurs, Dox manifestait la volonté de rester le plus près possible du texte de départ :

• V. 894 :

Jus / qu'au / der / nier / sou / pir
1 / 2 / 3 / 4 / 5 / 6

est rendu par :

Man / dra / paha / ta / pi / tro
1 / 2 / 3 / 4 / 5 / 6

On peut proposer la traduction suivante :

Man / dra / pia / la / po / fo / nai / na
1 / 2 / 3 / 4 / 5 / 6 / 7 / 8

ou :

Ha / tra / min'ny / fara / fo / fo / nai / ko
1 / 2 / 3 / 4 / 5 / 6 / 7 / 8

- 56 Il savait bien manier la langue malgache. Mais, sans aucun doute, il voulait garder le même nombre de pieds qu'en français. Pour ce projet, il sacrifia délibérément le fond à la forme. Il modula *mandra-pahatapitry ny androko* ou *mandra-pahatapitry ny aiko* en *mandra-pahatapitro*, qui signifie implicitement « jusqu'à ma fin ou ma mort ».
- 57 Aux vers 893 et 894, le radical « soupir » revient deux fois : dans « j'en soupire » et « dernier soupir », une polyptote pour souligner le désespoir de Rodrigue. Et pourtant, le procédé n'apparaît pas en version malgache.
- 58 Pour bien saisir le sens de *fofonaina* suggéré dans la traduction de « jusqu'au dernier soupir », se référer à la Bible paraît utile, étant donné qu'elle s'avère un des premiers monuments littéraires malgaches. La polysémie de ce terme y est mise en évidence. Selon le contexte, il désigne la vie, l'esprit, le souffle ou encore la respiration.

• Ezéchiel 37.8 :

Ary hitako fa, indro, naniry ny ozatra sy ny nofo, ary nisarona hoditra izy, nefa mbola tsy nisy fofonaina tao aminy /

Je constatais qu'il y avait des nerfs sur eux. La chair se mit à pousser, et la peau les recouvrit par-dessus, mais il n'y avait point en eux d'esprit⁷.

• Esaïe 11.4c :

Ary ny fofonain'ny molony no hamonoany ny ratsy fanahy / Et du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant.

• Actes 17.25b:

Izy ihany no manome izao rehetra izao aina sy fofonaina ary ny zavatra rehetra / Lui qui donne, à tous, la vie, la respiration, et toutes les choses⁸.

- 59 À propos du mot *maty*, Chimène annonça au roi le meurtre de son père par Rodrigue (v. 652) : « Il a tué mon père ». La phrase dénote une action délibérée, voulue. En malgache, « *matiny ny raiko, tompoko* », le pronom personnel sujet « il » est devenu un complément -ny. Le vers pourtant est ambigu, il suggère une mort accidentelle. En retraduisant littéralement, on aurait : « mon père a été tué par lui » (*matiny ny raiko*), sans précision aucune sur l'intention du tueur. Rajemisa (1985) classe le mot *maty* parmi les adjectifs et les adverbes ; le dictionnaire malgache-français des pères Abinal et Malzac (1888) établit une liste de synonymes du mot *maty* en français : « mort », « tué », « crevé ». Le mot *maty* est le terme générique pour désigner la mort : *maty ny*

voninkazo (la fleur meurt), *maty ilay biby* (un animal meurt), *maty ilay olona* (une personne meurt). Le traducteur doit respecter le lecteur, il doit garder le style et les idées de l'auteur. Or, *maty*, qui déjà n'appartient pas à la même classe distributionnelle que « tuer », ne rend pas fidèlement les idées véhiculées par le vers de Corneille. Le verbe *mamono* est l'équivalent parfait de « tuer » dans ce contexte. Le passif *novonoiny* (litt. « être-tué-par-lui »), qui en dérive, dénote bien l'action délibérée de Rodrigue de tuer le Comte pour venger son propre père : *novonoiny ny raiko*.

60 En outre, *matin'ny* se retrouve dans plusieurs expressions signifiant « vaincu par quelque chose », telles que *matin-kambo*, orgueilleux (litt. « vaincu par l'orgueil »), *matim-pitia*, très amoureux (litt. « vaincu par l'amour »), *matin'ny tendany*, gourmand (litt. « vaincu par sa gourmandise »). Et même dans le quotidien, pour annoncer la défaite d'une équipe sportive, on entend *matin'ny Saint-Michel i Ambatomena* (l'équipe de Saint-Michel a battu celle d'Ambatomena)...

61 Chimène, en déclarant « il a tué mon père », voudrait souligner le meurtre de son père par Rodrigue et non la défaite de son père devant Rodrigue. Seulement, en tenant compte des expressions ci-dessus, la phrase de Chimène pourrait aussi mettre en relief la victoire de Rodrigue après une partie de duel. Dox a ajouté la formule de politesse *tompoko* (Seigneur), qui, dans ce vers, se révèle de moindre utilité, sinon de rallonger le vers de quatre pieds :

Il / a / tué / mon / père
 1 / 2 / 3 / 4 / 5
 Ma / ti / ny / ny / rai / ko / tom / po / ko
 1 / 2 / 3 / 4 / 5 / 6 / 7 / 8 / 9
 • V. 1196 :
 J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.
Ny fisaonako tsy hamela ny voninahiny hitraka

62 Le mot « cyprès » a une certaine connotation en français. En général, les cyprès ornent les cimetières. Pour exprimer son deuil, Chimène a employé ce mot. Dox, avec toute sa culture, reçut le message, mais il l'a traduit directement par *fisaonako* (mon deuil). Ce mot ne renvoie pas à un cimetière comme cyprès, mais plutôt à une manière spéciale de s'habiller, de se coiffer ou de se comporter pendant la période de deuil. À la mort d'un souverain merina, Cousins (1963 : 77) rapporte que les sujets devaient se raser la tête. Rahamefy (1997) évoque toutes les dispositions prises pendant le deuil de Rajaokarivony II, roi de l'Isandra, en ces termes :

Les hommes doivent serrer leurs vêtements autour des reins, tandis que les femmes auront les leurs serrés autour de la poitrine »... il est interdit de porter un couvre-chef pour les hommes, tandis que toutes les femmes doivent avoir la chevelure dénouée.

63 Le choix du mot *fisaonako* est significatif pour Dox. En tant que Malgache, il respecte le tombeau, mais la façon dont les hommes se comportent durant le deuil est encore plus importante pour les Malgaches. Même si les deux mots « *fisaonako* » et « cyprès » évoquent la mort, ils le font différemment selon leur propre monde. Le mot « cyprès » évoque le cimetière, le marbre froid, tandis que « *fisaonako* » une sorte de dernier hommage rendu par la famille au défunt.

La littéralité de Dox

- 64 Par les vers 727-729, Don Diègue demande au roi de mourir à la place de son fils. Dox les a traduits littéralement, certes, mais avec élégance :

Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Ataovy sorona ity loha efa hojinjain'ny taona
Fa tsimbino ilay sandry mbola hanao fanompoana.

- 65 La signification des verbes français « ravir » et malgache « *hojinjaina* » (faucher, moissonner) convergent : l'un et l'autre tendent vers un seul et même but. Ce « chef » modulé en *loha* (tête) n'échappera pas à la mort. Le traducteur a su trouver les mots justes pour « immolez » avec *ataovy sorona*. Il a lui-même déclaré, dans sa note aux lecteurs, qu'il est difficile de trouver un mot concis en malgache, d'où le choix d'un groupe de mots, composé de l'impératif *ataovy* (faites) et du nom *sorona* (sacrifice). Soulignons également le mot « bras », en malgache, *sandry*, qui suggère la force et que l'on retrouve dans l'expression *didin'ny be sandry*, (la loi du plus fort). Ces deux vers résument parfaitement la réalité de l'époque : le vieux chef, Don Diègue, s'offre en sacrifice, conscient de sa vieillesse et de sa faiblesse conséquente. Il sait pertinemment qu'il ne sera plus en mesure ni de défendre l'État ni de se battre. Il en conclut qu'il ne présente plus aucun intérêt pour le peuple, tandis que Rodrigue mérite la considération, étant donné sa force de jeunesse ; d'ailleurs, il a déjà fait ses preuves, en étant vainqueur du Comte. C'est à cet égard que l'impératif *tsimbino* renvoie. Il invite le roi à prendre soin de Rodrigue et à le préserver.

• V. 993-994 :

Adieu : je vais traîner une mourante vie,
Tant que, par ta poursuite, elle me soit ravie.
Veloma ary fa ny tenako hitarika aina ambavaoana
Mandra-pahefanao ny fanenjehanao foana !

- 66 En malgache, aussi bien pour prendre congé que pour se séparer définitivement, il n'existe que le mot « *veloma* » (sois vivant) et qui ne spécifie ni les possibilités de rencontres prochaines comme « au revoir » en français, ni l'absence certaine de contact pendant un temps assez long, comme dans « adieu ». Dox préfère s'en tenir là au lieu de rallonger le vers en ajoutant un adjectif comme *mandrakizay* (éternel) : *veloma mandrakizay*, qui pourrait mieux rendre le sens de « adieu ».

- 67 Les verbes « traîner » et « *mitarika* » dans les locutions « traîner une mourante vie » et « *hitarika aina ambavaoana* » servent à marquer la durée d'un événement ; ici, il s'agit de celle de la vie mourante. Or, « *mitarika aina* » n'est pas d'usage courant. *Mitarika* s'allie généralement avec un nom concret : *mitari-bady tsy lasam-bodiondry* (se montrer tout le temps avec une femme sans avoir remis le *vodiondry*⁹ à ses parents), *mitari-bato* (traîner, tirer une dalle). « *Mitarika aina ambavaoana* » est une traduction littérale, mais qui ne peut que donner à la traduction une véritable élégance dans la mesure où elle confère à cette vie sur le point de s'éteindre (*aina ambavaoana*) une certaine consistance.

• V. 377-378 :

Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
Tout l'État périra, s'il faut que je périsse
Aoka kely hiantraika ny hangezany hozahana,
Raha izaho no afefika, fefika ny fanjakana.

- 68 Dans ces vers, le Comte fait fi de l'autorité du roi. Le vocable calque « grandeur » est utilisé pour traduire *hangezany* (v. 377). Effectivement, *ngeza* et *ngezabe* signifient « gros » et « grand ». Les termes *halehibe* et *fahalehibeazana* peuvent se substituer en paradigme à *ngeza* et *ngezabe*, mais s'emploient le plus généralement au sens figuré pour énoncer la grandeur d'âme. L'expression « *aoka kely hozahana* » en malgache est non seulement ironique, mais chargée de défi. Elle exprime donc l'importance moindre que le Comte accorde au pouvoir du roi. Par *hozahana* (on va voir / on verra), l'autorité royale est considérée d'emblée par le Comte comme inefficace. Il est loin d'appréhender la sanction qu'il peut infliger. Par ailleurs, le choix de ce terme a également une valeur stylistique, car il rime avec *fanjakana*.
- 69 Le verbe « périr », employé deux fois par l'auteur dans « *l'État périra* », et « *s'il faut que je périsse* », a son équivalent *fefika*, qui revient aussi deux fois, dans « *Raha izaho no afefika, fefika ny fanjakana* » (v. 378). Ces vers mettent en évidence la conception que le Comte s'est faite de sa grandeur personnelle. Sa perte entraînera la perte de l'État. Dans le texte original, la construction de la phrase met en avant le sort qui attend l'État : « *Tout l'État périra* ». Alors que dans la version malgache, elle place en tête *izaho* (le Comte) : « *Raha izaho no afefika* », ce qui traduit une mentalité arrogante. *Fizahozahoana* et *mizahozaho* (litt. « dire moi je, moi je ») font partie des termes quotidiens manifestant cet état d'esprit. Cette attitude se reflète encore dans la métaphore « sa grandeur s'arme » et celle de sa traduction : « *hiantraika ny hangezany* ».
- 70 L'alliance des mots dans « sa grandeur s'arme » se retrouve dans la construction de « *hiantraika ny hangezany* » (litt. « sa grandeur tombera lourdement »). « La grandeur qui tombe lourdement » répond à « la grandeur qui s'arme », et la contradiction entre « grandeur » et le verbe « s'arme » se reproduit entre *hangezany* et *hiantraika*.
- 71 *Hianjera* (tomber) est un autre terme qui sert à désigner la même action que *hiantraika*, mais ce dernier est pertinent, car il s'emploie généralement pour marquer la gravité de la chute.
- 72 Dans ces vers, le génie créateur de Dox poète ne laisse aucun doute. Par les mots choisis, il retrace les véritables sentiments qui animent le Comte.
- V. 1176 :
Rodrigue maintenant est notre unique appui
Tokana iankinantsika Rodrigue ankehitriny
- 73 Le vers en malgache est presque l'équivalent littéral du vers de Corneille, avec une phrase affirmative non marquée. Leur différence se situe au niveau des expressions « notre unique appui » et « *tokana iankinantsika* ». L'adjectif « *tokana* » traduisant « unique » possède une certaine connotation affective. Les locutions *ry tokan'ny aiko*, *ry hany tokako* sont utilisées pour exprimer l'intensité d'un amour unique en son genre. En employant le mot « *tokana* », Dox transmet le message émis par L'Infante, Rodrigue est adulé par le peuple de Castille. « Unique appui » diffère de « *tokana iankinantsika* » par l'emploi du mot s'y alliant. Le mot français « appui » est un substantif, tandis que le malgache *iankinantsika* (« au moyen duquel nous nous appuyons ») est un verbe circonstanciel à l'indicatif, dénotant une durée. Ce qui démontre l'importance de Rodrigue pour le peuple.

Les omissions

74 Des divergences sont flagrantes en comparant la traduction de Dox et la version dans les œuvres complètes de Corneille (ed. du Seuil, 1963) et dans le Classique Larousse (présentée et expliquée par E. Amon). L'écart pris par Dox se concrétise par la pratique de modulation, de condensation, d'interprétation..., mais les omissions étaient les plus fréquentes et concernent parfois de longs passages. En voici quelques exemples :

- V. 229 et 230 :

Le Comte
Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?
Don Diègue
Dieu ! ma force usée, en ce besoin me laisse !

- V. 447 :

Et tu n'as rien perdu pour le voir différer

- V. 497 :

Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage

- V. 683-696 :

Que les plus valeureux, avec impunité,
Soient exposés aux coups de la témérité ;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin, mon père est mort, j'en demande vengeance
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang :
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang.
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne ;
Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'État
Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat.

- V. 1093 et 1094 :

Porte-la plus avant : force par ta vaillance
Ce monarque au pardon, et Chimène au silence

- V. 1096 :

C'est l'unique moyen de regagner son cœur

- V. 1665

Et toi puissant moteur du destin qui m'outrage

75 Les vers omis par Dox, surtout les vers 683 à 696, traduisent l'atmosphère de luttes nationales de l'époque de Corneille. Les nobles ignoraient volontairement la justice du roi, car ils réglaient eux-mêmes leurs différends, à l'instar de Don Diègue qui avait chargé son fils Rodrigue de le venger. De même, au vers 229, le Comte méprisait la vieillesse et la faiblesse de Don Diègue. Couprie (1989 : 33) évoque ce monde de violence où la valeur physique primait tout : « Vaut ce qui sait se battre. Qui ne le peut plus ou ne le peut pas encore ne présente aucun intérêt ». La justice que Chimène demanda au roi dans ce long passage omis semblait être une autre forme de vengeance. Elle souhaitait la mort de Rodrigue.

76 Quelles pourraient être les raisons de ces omissions de la part de Dox ? Serait-ce un simple oubli après s'être adonné à l'alcool ? Ou bien dénotent-elles sa conviction personnelle due à son éducation à la fois chrétienne et traditionnelle ? Le christianisme préconise la patience, le refus de la violence et de la vengeance. En malgache, un

assemblage de versets bibliques comme « *aza mamaly ratsy ny ratsy* », « ne rendez à personne le mal pour le mal » (Romains 12.17) avec « *raha misy mamely tahamaina ny takolakao ankavanana, atolory azy koa ny anankiray* » « si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre » (Matthieu 5.39) était devenu pendant un certain temps presque un proverbe pour inciter les gens à ne pas s'abandonner à leur esprit vindicatif. Et beaucoup de proverbes malgaches prêchent la même chose, tel que : « *Ny tsihy no fola-mandefitra fa ny olona tsy fola-mandefitra* » (la natte se casse en se pliant, mais jamais l'homme), c'est-à-dire que l'humilité est recommandée (Houlder 1960 : prov. 390, p. 31).

- 77 Élevé par ses grands-parents, dans l'amour de la nature et de la langue malgache (Dox 1968b : 11), Dox faisait partie certainement de ceux qui veillaient de près aux valeurs ancestrales malgaches. L'influence d'une telle éducation aurait pu pousser Dox, traducteur, à supprimer le vers 229 : « *Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?* » En effet, le Comte y exprime son réel irrespect pour Don Diègue, vieux et faible. Or, dans la culture malgache, les personnes âgées, désignées honorablement sous l'appellation *ela nihetezana* (« ceux qui se sont fait couper les cheveux il y a longtemps ») sont des *ray aman-dreny* (pères et mères). Elles méritent le respect et l'honneur dus aux parents. Un proverbe explicite cette conception : « *Izay ela nihetezana, lava volo* » (ceux qui se sont fait couper les cheveux, il y a longtemps, les auront longs). Les cheveux longs témoignent alors des expériences et surtout de la sagesse des gens en âge avancé. La rigueur de la hiérarchie sociale traditionnelle est mise en évidence par ces propos de Rajaona (1969 : 429-430) :

... .. Mifono finoana latsa-paka mikasika ny laharan'ny tsirairay avy eo amin'ny mpiara-belona, sy ny loza mety hitranga raha tsy manaraka na manaja izany fepetran-daharana efa voalamina izany [ny fialan-tsiny] : ny Manjaka no fandrian'ny tany sy ny fanjakana, ny zandry olona mpanala olan'entana, ary ny ela nihetezana fandrian'ny fitene-nana. Fandaminana efa voafetra izany ka tsy azo korontanina, ka izay mandika izany dia miantso fahavoazana ho an'ny tenany.

... .. [Présenter des excuses] renferme une solide croyance en la place de chaque individu dans la société, et au danger encouru au cas où on ne respecterait pas cet ordre préétabli : c'est au souverain de faire régner la paix dans le royaume, aux cadets de porter les lourds fardeaux et aux personnes âgées de prendre la parole [en public]. C'est une disposition déjà prise qu'on ne peut plus bouleverser, et ceux qui la transgressent s'attirent la calamité.

- 78 Avant de terminer, on ne peut pas faire l'impasse, d'une part, sur l'habileté dont fait preuve Dox en sortant de l'oubli beaucoup d'archaïsmes. Un procédé qui contribue à la revalorisation de la langue malgache en cette période où le pays réhabilite son identité, à l'issue de la colonisation. D'autre part, Dox, poète créateur, apparaît, concrétisant sa volonté de forger la langue malgache afin d'exprimer les sentiments universels.

• V. 908 :

Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
Tsy miampanga anao aho, fahoriana no itaniako.

- 79 Le radical *tany* (pleurs) de la forme « *itaniako* » ne se retrouve plus que dans l'expression « *kalon'antitra ka tany no iafarany* » (chants des vieux se terminent en pleurs).
- 80 À la page de présentation des personnages, l'expression *vaky tady* pour traduire la promptitude de l'action, ou le mot *mpitaiza* désignant les *mpitaiza andriana*, « ceux qui avaient soin du souverain, qui s'occupaient de sa cuisine » (Abinal & Malzac 1888 : 649) ou encore *ifodio* (retournez) figurent parmi le lexique ignoré des jeunes d'aujourd'hui.

- 81 Le traducteur a également créé des néologies, ou alors par l'alliance des mots, il a donné une nuance particulière ou un sens spécifique à certains mots ou expressions.
- V. 261 :
Rodrigue, as-tu du cœur ?
Mitepo hambo i Rodrigue ?
- 82 L'expression *mitepo hambo* (inusité) du type *mitepo fitiavana* (avoir des sentiments intimes) diffère de *manan-kambo* (avoir de l'orgueil), locution habituellement rencontrée. Le sens du vers, par cette nouvelle création s'est modifié (litt. « L'orgueil vit-il continuellement en Rodrigue ? »).
- 83 De même pour *tora-tahotra* (foudroyé de terreurs, v. 628), la construction pour rendre l'effet désiré est nouvellement trouvée. L'élément *raikitra*, souvent utilisé pour donner l'expression courante *raiki-tahotra*, est remplacé par *torana* qui sert généralement à désigner une personne « saisie par une forte impression de joie ou de tristesse. Cette permutation sert à souligner l'intensité des sentiments » ((Abinal & Malzac 1888 : 731).
- 84 Par ailleurs, les idiomes ou les proverbes arrivent à bon escient dans les vers.
- V. 471-472 :
La haine que les cœurs conservent au-dedans
Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardents.
Ny lolompo ifanaovana, otrik'afô anaty fo
Ka vao mainka hivaivay, mora tsofina hifoha.
 - Et le célèbre vers 888 :
Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas
Tsy mendrika hotiavina aho raha tsy sahy ho lehilahy
- 85 Le vers de Corneille ressemble à une maxime. Dox a su trouver l'équivalent, une sorte de maxime aussi en employant la locution « *tsy mendrika raha tsy sahy ho lehilahy* » (litt. « Je ne mérite pas... .. si je n'ose pas me montrer homme »).
- 86 Pour les propositions juxtaposées en français, le traducteur les rend coordonnées en malgache. Preuve qu'il maîtrise bien sa langue.
- V. 1127 :
On le vante, on le loue, et mon cœur y consent.
Dokafana izy ka deraina, hanaiky izany ve ny foko ?
- 87 Il se soucie aussi de la pureté de la langue. « *Capitaine* » (v. 177) est rendu par *mpitari-tafika* (chef de l'armée), alors que le lexique militaire possède le terme *kapiteny*, malgachisé à partir du français « capitaine », que l'on retrouve dans les cantiques protestants : *Jesosy kapiteninay* (« Jésus, notre capitaine », cantique n° 645) ou dans la Bible : « *Ary nisy kapiteny anankiray nankao aminy* » (« Un centenaire l'aborda », Matthieu 8.5).
- 88 Au vers 179, Corneille précise : « *Dans le métier de Mars* », circonlocution qui signifie le métier des armes, car Mars est le dieu de la guerre chez les Romains. Selon le dictionnaire Robert, il est parallèlement le dieu de la végétation, celui du printemps, parce que les activités guerrières commencent à la fin de l'hiver, et le dieu de la jeunesse, étant donné que celle-ci est la première à être impliquée dans les combats. Dox l'a rendu par *mpiantafika*, le préfixe *mp-* servant à former les noms agents. *Mpiantafika* est celui qui a pour métier de s'enrôler dans les armées. Le sens est intact, mais la culture romaine que Corneille a laissé entrevoir n'est pas transmise. Là, le dicton « traduire, c'est trahir » se trouve vérifié, car il est clair que, pour Dox, se faire

comprendre par le public malgache s'avère plus important que transmettre le patrimoine laissé par Corneille, c'est-à-dire la peinture de la société de l'époque.

- 89 Le génie de Dox en tant que poète se révèle par la traduction en vers alexandrins malgaches de cette tragi-comédie. Eu égard à la beauté de la traduction offerte au public, il est permis de dire qu'elle constitue un véritable patrimoine littéraire, d'autant que chaque mot retenu renvoie à un arrière-plan culturel. Toutefois, il n'est pas facile de réaliser une traduction littéraire et la tâche de Dox était de grande envergure, car il avait 1840 vers à traduire. Outre les pertes, les omissions, les condensations ou les déviations, certains vers ont été changés de place, afin de respecter la rime ou pour sa commodité personnelle. Cependant, le traducteur doit pouvoir se maîtriser pour ne pas dire ce qu'il veut et rester fidèle au texte et trouver l'équivalent en malgache (1972 : 10). De plus, une traduction littéraire n'est pas tout simplement une traduction des idées. Etiemble (cité par Etkind 1990 : X) déplore la traduction des idées : « *Quelle médiocrité la plupart des poèmes disponibles en librairie... Les universitaires ne voient dans la poésie que des objets d'étude, des prétextes à érudition plus que des oeuvres d'art* ».
- 90 L'oeuvre de Dox, dans l'ensemble, paraît ne pas faire fi de ces règles et bien de passages ont été parfaitement rendus en malgache. En écoutant et en lisant *Ilay Andrianina*, la musique des mots, les rimes procurent un intense plaisir. L'auteur a déclaré lui-même que rendre les états d'âme et les sentiments des personnages était son principal objectif. En faisant abstraction de la version originale de Corneille, l'oeuvre de Dox pourrait être une oeuvre à part entière. Ainsi, elle fait plutôt apparaître Dox poète que Dox traducteur.
- 91 D'aucuns peuvent se demander l'intérêt que pourrait représenter la traduction du Cid en malgache. Un tel souci ne serait-il pas tout simplement réduire les critères de valeur de la littérature malgache aux critères de valeur de la littérature occidentale ? Certains anthropologues avancent que rendre hommage aux oeuvres littéraires de Dox équivaut à se mettre sous le joug de l'impérialisme culturel. Ils sont convaincus, à tort et à travers, que la véritable littérature malgache ne se retrouve que dans les formes variées de la littérature traditionnelle orale.
- 92 Dox n'a pas nié dans l'épigraphe, en première page de couverture du *Telomiova*, qu'il avait tiré son inspiration à la fois, de la littérature universelle et de la littérature orale de son pays. Mais il n'avait fait qu'un emprunt de la forme extérieure du poème (sonnet ou traduction). Pour le fond, il rejoint sans aucun doute le mouvement de rénovation littéraire : *mitady ny very*.

BIBLIOGRAPHIE

ABINAL, & MALZAC, 1888, *Dictionnaire Malgache-Français*, Tananarive, Mission catholique.

- ANDRIANJAFY, M., 1977, *Firy no efa nifanena tamin'ny mpamosavy ?*, Antananarivo, Association pour le développement des bibliothèques de Madagascar.
- BÉATRICE, D., (dir.), 1994 *Dictionnaire universel des littératures*, Paris, PUF.
- COHEN, J., 1966, *Structure du langage poétique*, Paris, Flammarion.
- COUPRIE, A., 1989, *Pierre Corneille. Le Cid*, Paris, PUF.
- COUSINS, W. E, 1963, *Fomba malagasy*, Tananarive, Trano printy Imarivolanitra.
- CURIAL, H., 1996, *Profil d'une œuvre. Le Cid, Corneille*, Paris, PUF.
- Dixièmes assises de la traduction littéraire*, Atlas, Acte Sud, Arles, 1993.
- DOX, 1960, *Telomiova*, Tananarive, Nouvelle imprimerie des arts graphiques.
- DOX, 1968a, *Folihala*, Tananarive, Impr. Nationale.
- Dox, 1968b, *Ny hirako*, Tananarive, Industrie graphique tananarivienne.
- ESOAVELOMANDROSO, F., 1985, « Histoire et place du français : le contexte colonial », communication, colloque international sur *La place du français à Madagascar*, Université d'Antananarivo, mai.
- ETKIND, E., 1990, *L'Art en crise*, Parsis/Lausanne, éd. L'Âge d'homme.
- GALDI, P., & ROCHEFORT, 1960, « Notes sur l'histoire de l'enseignement à Madagascar », *Bulletin de Madagascar*, juin, p. 496-505.
- HOULDER, J. A., 1960, *Ohabolana. Proverbes malgaches*, Tananarive, Impr. luthérienne.
- MOUNIN, J., 1982, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.
- MUNTHE, L., 1969, *La Bible à Madagascar. Les deux premières traductions du Nouveau Testament malgache*, Oslo, Edge Instituttet.
- Neuvièmes assises de la traduction littéraire*, Atlas, Actes Sud, Arles, 1990.
- NIRHY-LANTO RAMAMONJISOA, S., 1996, *Une poésie engagée dans les valeurs de la nation. L'exemple de Madagascar au XX^e siècle*, vol. I, Thèse de doctorat, Paris, Inalco.
- RADO, 1973, *Dinitra*, Tananarive, Nouvelle imprimerie des arts graphiques.
- RAHAMEFY, A., 1997, *Le roi ne meurt pas*, Paris, L'Harmattan.
- RAJAONA, S., 1961-63, *Takelaka notsongaina*, [pages choisies], 2 vol., I. *Tononkalo* (Poésie), Tananarive, Impr. Nationale ; II. *Lahatsoratra tsotra* (Textes en prose), Fianarantsoa, Ambozontany.
- RAJAONA, S., 1972, *Fizarana mandika teny*, Fianarantsoa, Ambozontany.
- RAJAONA, S., 1988, *Soritrana ho fanatsarana ny fampianarana ny teny Malagasy any amin'ny sekoly ambaratonga faharoa manokana*, polycop., Antananarivo, Lycée Ampefiloha.
- RAJAONARIMANANA, N., & VÉRIN, P., 1993, *Dictionnaire Français-Malgache*, Paris, L'Asiathèque.
- RAJASPERA, R., 1982, *Les problèmes de la traduction du français en malgache*, thèse de doctorat, Université Paris VII.
- RAJEMISA RAOLISON, R., 1966, *Dictionnaire historique et géographique de Madagascar*, Fianarantsoa, Ambozontany.
- RAJEMISA RAOLISON, R., 1986, *Rakibolana malagasy*, Fianarantsoa, Ambozontany.

RASOLONIAINA, B., 1987, Les attitudes linguistiques et les comportements langagiers des malgachophones de Paris, Mémoire de DEA, Université François Rabelais, Tours.

RATREMA, W., 1987, *Emilson Daniel Andriamalala. Un écrivain à la charnière de deux mondes*, Travaux et documents 2, Paris, Ceroi-Inalco.

Septièmes assises de la traduction littéraire, Atlas, Actes Sud, Arles, 1990.

STEGMANN, A., 1963, *Corneille. Œuvres complètes*, Paris, Seuil.

NOTES

1. Étude personnelle sur les grands auteurs universels, suivi de débats avec des professeurs comme Ravelojaona, Radley, Radley, initiation à l'art d'être écrivain et journaliste... Dox était responsable du journal scolaire de l'école. Le pasteur Ravelojaona (1879-1956), connu surtout comme homme de lettres et homme politique, dirigea de nombreux journaux confessionnels ; il fut le premier à diriger le *Firaketana ny fiteny sy ny zavatra malagasy* (Encyclopédie des mots et choses malgaches). Radley (1864-1935), lui, était missionnaire, un professeur érudit, ami et formateur de jeunes.
2. « Le genre de la tragi-comédie se caractérisait, selon la définition qu'en propose R. Guichemerre, par une action souvent complexe, volontiers spectaculaire, parfois détendue par des intermèdes plaisants, où des personnages de rang princier ou nobiliaire voient leur amour ou leur raison de vivre mis en péril par des obstacles qui disparaîtront heureusement au dénouement » (cité par Couprie 1986 : 6).
3. Actuellement, la Slavonie, région de l'Est de la Croatie, entre la Save et Drave.
4. Édition présentée et expliquée par Évelyne Amon.
5. FFPM : *Fiombonan'ny fiangonana protestanta eto Madagasikara* (Union des églises protestantes à Madagascar), 4^e éd., Antananarivo, Trano printy loterana, 1987.
6. Les habitants d'une commune ou d'un village.
7. La *Sainte Bible*, nouvelle version Segond révisée, Alliance biblique universelle, 1992.
8. La *Bible de Segond*, éd. de Genève, 1979.
9. Cadeau, en général en numéraire qu'on donne aux futurs beaux-parents.